

A propos du Bulletin d'Information A.A.G.E.F.-F.F.I., numéro 124 du 31 décembre 2011 (pages 1 et 5)

« On prétend que feu M. de Talleyrand définissait l'histoire : « la conspiration universelle du mensonge contre la vérité. ». Cette saillie, dont nous ne voulons ni contester ni établir l'authenticité, semble parfaitement applicable aux biographes des Médicis. Sismondi et Litta, les plus récents il est vrai, ont seuls eu le courage de dire la vérité ; » .

In Histoire de l'art et des artistes : à Florence. Revue Britannique, ou Choix d'Articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne, sous la direction de M. Amédée Pichot, Tome trentième, Quatrième série, Paris, Novembre 1840.

Si l'on y regarde de près, « l'affaire » du Bulletin de l'A.A.G.E.F.-F.F.I., c'est bien du métier d'historien dont il s'agit : « écrire l'histoire authentique » (page 1). Si nous décidons de nommer Achille Garcia, le combattant-type républicain espagnol (*) pendant la tourmente de la Deuxième Guerre Mondiale, faisant ainsi écho à la rubrique dans *El Socialista* (ô combien savoureuse, encore de nos jours !), de Périclès Garcia (due à l'auteur Gabriel Pradal), alors nous voyons qu'Achille Garcia a été désigné, de façon unanime: combattant pour la liberté. On ne peut que souscrire à cette authenticité du regard porté par une très grande variété de compagnons d'armes non-espagnols, eux-mêmes engagés dans le combat contre les fascismes mussolinien et nazi, quel que fût le niveau de leurs engagements et de leurs responsabilités à côté des Républicains espagnols (exemple: Général Leclerc). Nous touchons là à une vérité historique dont il est demandé aux historiens d'en rendre compte et de l'expliquer. L'explication que l'Espagnol aurait un sens inné de la témérité et d'une bravoure hors pair au combat (qui ne seraient partagées par aucun peuple avoisinant) semble découler d'une simple vue folklorique. « Une erreur n'est pas une vérité parce qu'elle est partagée par beaucoup de gens, tout comme une vérité n'est pas fausse parce qu'elle est émise par un seul individu », avait dit Gandhi, mais une vérité peut être aussi une vérité quand elle est partagée par beaucoup de gens. Devant une telle convergence, il est de notre devoir, ceux qui sommes à la suite des Républicains espagnols (descendants directs, historiens, sympathisants) d'apporter, par tous les moyens qui sont les nôtres, les facettes de vie humaine sous-jacentes (incluant le sacrifice ultime pour bien de ces vies combattantes). Comme le précise Marc Bloch, l'histoire est une affaire humaine, avant toute chose. Toutes les Associations vouées à la mémoire des Républicains espagnols en exil, tous les départements universitaires d'histoire (en France, et de par le monde), ont leur rôle à jouer afin d'apporter l'éclairage « authentique » autour de l'engagement, dans ce qui fut un combat pour la liberté, de ces hommes et femmes qui (pour moi) font partie de la génération de nos parents. Alors pourquoi utiliser la polémique et surtout des paroles blessantes (page 5) qui ne peuvent aller qu'au détriment de ce qui est notre motivation profonde : porter un regard « authentique » envers ceux qui ont été des oubliés de l'Histoire, nos parents, nos grands-parents, ... ?

Nos associations (dans leur diversité et avec toute leur générosité militante) sont là pour ce faire, de concert avec les historien(ne)s qui, de par le monde, ont su entrevoir que les

Républicains espagnols en exil sont un chapitre à part entière de l'Histoire du 20ème siècle. Dans mon article, « *Les Espagnols des Forces de la France Libre* », P.U.M. Toulouse, 2005, j'avais rendu hommage aux historiens qui, à partir des années 1970, ont permis de reconstituer la saga des Républicains espagnols comme « combattants pour la liberté » pendant la deuxième guerre mondiale. Cet hommage était rendu nécessaire. Est-ce que ces historiens n'écriraient pas l'histoire « authentique » ? Nous revenons ici au concept du métier d'historien, tel qu'il est circonscrit (je ne dirai pas défini pour ne pas trahir l'esprit de l'auteur) par le très grand historien que fut Marc Bloch (mort « en résistance », comme nous savons tous). Dans son livre, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (publié à titre posthume, Armand Colin, 2004), Marc Bloch, avec un esprit très fin (alors qu'on pourrait croire qu'il chaussait de grands sabots « arithmétiques »), écrivait ce que l'authenticité en histoire ne pouvait être en aucun cas: « ... ;qu'un événement puisse à la fois être et ne pas être, le principe de contradiction l'interdit impitoyablement. Il se rencontre, de par le monde, des érudits dont la bienveillance s'épuise à découvrir, entre des affirmations antagonistes, un moyen terme : c'est imiter le marmot qui, interrogé sur le carré de 2, comme l'un de ses voisins lui soufflait « 4 » et l'autre « 8 », crut tomber juste en répondant « 6 ». ». Il est clair que l'Histoire inclut la reconnaissance de faits réels, authentiques, et que le « carré de 2 » ne peut pas être n'importe quoi, encore moins une moyenne entre deux erreurs. Nous ne pouvons qu'être tous d'accord sur ce point.

Mais, attention, oui attention, l'Histoire est aussi un enchevêtrement d'actes élémentaires authentiques (chacun, par lui-même, un « carré de 2 », avec son exactitude), et la complexité de l'enchevêtrement, sans sous estimer de par ailleurs le manque ou la rareté de données dans bien des cas, doit être prise en considération. L'historien David W. Pike dans ses travaux sur les Républicains espagnols en exil, souligne par exemple, à juste titre, que la perte d'un grand nombre d'archives de la Wehrmacht, détruites dans un incendie, en avril 1945, à la suite d'un bombardement allié, a privé l'historien d'un regard pouvant aller sur plus d'authenticité en ce qui concerne l'apport des Républicains espagnols dans la Résistance (combats dans la partie sud-ouest en 1944, sujet qui nous occupe ici). Une précision est nécessaire ici, s'agissant de Wehrmacht, l'ennemi donc. Notre connaissance de la complexité historique peut bénéficier, en fait, de sources très diverses. A titre d'exemple : en mai 1940, le général nazi, Dietl, à Narvik, avait proféré un mépris des plus marqués pour « *diese rote Spanier* » (ces Espagnols rouges) ne comprenant pas ce qu'ils étaient venus faire sous les ordres d'un (général) Béthouart (commandant de la 13ème Demi-brigade de Légion Etrangère ou DBLE) qu'il considérait, tout en étant son ennemi, comme un gentleman qu'il avait connu avant la guerre (*das ist ein Kerl*, pour citer Dietl : c'est un gars !). Dietl (1890-1944) était un intime d'Hitler, un des généraux favoris du Führer. On retrouvera le « rote Spanier » (une appellation peu conforme, en fait, à la diversité politique des Républicains espagnols de l'exil) dans les sinistres camps de concentration nazis pour y désigner les Républicains espagnols. Cette trace historique, si dépréciative, à Narvik en 1940, fut donc une constante du régime hitlérien (peut-être parce que la Condor avait compris ce qu'étaient les « rouges espagnols », entre 1936 et 1939). L'Histoire a besoin de sources multiples qui ne lui garantiront pas forcément d'avoir le mot de la fin, en ce qui concerne une complète authenticité. Revenant à l'anecdote arithmétique de Marc Bloch, on pourra

s'estimer heureux si l'on parvient à s'approcher du « carré de 2 » avec un nombre qui ne soit pas trop éloigné d'un « 4 » dont l'historien ne connaît pas en fait la valeur exacte a priori.

Cédant à des souvenirs personnels, lors de nos « tertulias » à deux, avec mon regretté ami Fernando Pradal, chez lui à Ramonville, faisant appel à notre pratique scientifique commune, nous constatons que la différence entre histoire et science « dure », provient en fait d'une réelle différence des « objets ». Une science dans laquelle l'homme y est omniprésent, disait Marc Bloch de l'histoire. Et nous savons fort bien que les hommes (même pris dans de grands ensembles) ne se prêtent pas au jeu d'atomes indiscernables. Toutes les agonies dans les camps nazis ont été différentes, et cette tragique réalité, nous ne la connaissons jamais, devant nous contenter de statistiques.

Recherche de la réalité, certes, mais acceptation de la complexité sous-jacente, ainsi que de la fragmentation et/ou incomplétude des sources (mémoire, témoignage, document écrit, legs oral comme un chant de combat...), toutes choses qui ont pour corollaire l'humilité intellectuelle : il est alors possible d'imaginer que tout ceci ira de pair avec les « exigences de rigueur et de vérité du débat scientifique » (page 5).

Mais de grâce, l'invective n'est pas de mise !

Josep Parello

Fils de Républicains espagnols, exilés en France

Département de pharmacologie, Université Vanderbilt, Tennessee, Etats-Unis

Nashville, le 22 mars 2012.

(*) Où qu'il se trouvât, Achille Garcia, sur le sol norvégien en avril-juin 1940 avec la 13ème DBLE, sur le sol français avec l'armée de la République lors de la défaite de juin 1940, avec la France Libre (et la France Combattante, à partir de juillet 1942) au Tchad, en Erythrée, en Libye, mais aussi au Maroc avec l'Armée d'Afrique comme belligérant – un très court moment (trois journées meurtrières de novembre 1942) - contre le débarquement allié en Afrique du Nord, avant de devenir combattant, à part entière, avec les forces alliées lors de la campagne de Tunisie (hiver-printemps 1942-43), dans la campagne d'Italie en 1943-4, au débarquement de Normandie (au début août 1944 avec la 2ème DB), au débarquement de Provence (à la mi-août 1944 avec la 1ère armée française), dans la Résistance française (avec le foisonnement des différentes formations combattantes), fut un combattant pour la liberté.